

Michael Marder : régénérer la pensée par les plantes

Michael Marder

Les plantes ont été largement ignorées par la philosophie. Pourquoi ?

Michael Marder : L'oubli des plantes a commencé en même temps que la [métaphysique](#). En [vertu](#) de ce qu'elles sont – l'incarnation de la croissance et du déclin, de l'altération permanente –, les plantes sont la négation effective de l'obsession de la métaphysique pour l'immuable, pour l'être non généré et indestructible. Les métaphysiciens n'ont jamais su quoi faire avec les plantes : elles échappent aux divisions binaires tranchées entre le vivant et le mort, l'animé et l'inanimé, l'actif et le passif, l'individu et la totalité. En somme, pour moi, il ne s'agit pas d'un simple oubli, mais d'une répression active de la végétalité par la métaphysique, qui s'est consolidée sur les bases de cette répression.

“Le fonctionnement de la plante n'est pas centralisé. Ce qui explique que l'on puisse l'amputer d'une très grande partie et qu'elle continue à vivre”

Concrètement, qu'y a-t-il de perturbant pour la pensée dans la vie des plantes ?

Bien des choses ! Virtuellement, une plante est immortelle. Elle ne meurt qu'en vertu de causes extérieures. Autrement, elle n'arrête jamais de pousser et n'atteint jamais sa forme finale. Toutes ses parties – cellules, feuilles, tiges – sont relativement indépendantes, comme on le voit avec la bouture : une feuille peut prendre racine. Le botaniste Charles-François Brisseau-Mirbel résume les choses ainsi [*dans Nouvelles Notes sur le cambium (1839)*] : « *Chaque cellule est une utricule distincte et il ne paraît pas que jamais il s'établisse entre elles une véritable liaison organique. Ce sont autant d'individus vivants, jouissant chacun de la propriété de croître, de se multiplier, de se modifier dans certaines limites, travaillant en commun. [...] La plante est donc un être collectif.* » Le fonctionnement de la plante n'est pas centralisé. Ce qui explique que l'on puisse l'amputer d'une très grande partie et qu'elle continue à vivre, telles les souches d'arbres coupés qui produisent des rejets. Pour se multiplier, le végétal possède d'ailleurs bien d'autres techniques que la reproduction sexuée. De plus, contrairement à la plupart des vivants, la plante est autotrophe : elle ne se nourrit pas d'autres êtres mais de matière inorganique [*eau, sels minéraux, carbone*]. Tout ceci embarrasse la pensée.

Au contraire, avec votre notion de phytocentrisme, vous essayez de penser la vie à partir du végétal...

Je pense qu'il est toujours préférable de partir du singulier pour penser la dimension universelle qui s'y trouve. Autrement, si l'on part d'une idée générale de la vie, nous sommes réduits à voir les différentes formes de vie comme de simples variations d'un thème global. En l'occurrence, il me semble que le type de vie le plus incertain, celui des *phuton*, des êtres croissants, se révèle le plus essentiel pour

penser les autres êtres qui, en plus de leur mode respectif de vitalité, ont en partage la vie végétative. Le grec *physis*, que l'on traduit en général par « nature », est d'ailleurs lié, étymologiquement, au mot *phuton*.

“Leur malléabilité permet aux plantes de survivre à des événements catastrophiques, y compris au dérèglement climatique”

Michael Marder

Vous recentrez donc la pensée sur la plante, mais peut-on encore parler de centre ?

« *Le nombre de parties d'une plante reste indéterminé : elle peut pousser de partout puisqu'elle vit aussi de partout* », dit Théophraste [*philosophe, botaniste et naturaliste grec, 371-288 av. J.-C.*], par contraste avec les animaux dont l'organisme est constitué d'un nombre déterminé d'organes tous dépendants les uns des autres. Les plantes représentent en effet un centre décentré, qui échappe à notre langage zoocentré. Ce qui les rend « bizarres », c'est que la dispersion, la différence, la métamorphose – le terme favori de Goethe – ne sont pas chez elles des épiphénomènes mais des traits essentiels. Il n'y a pas, en deçà de ces variations incessantes, de substance stable. Cette malléabilité – plasticité phénotypique, en langage scientifique – permet aux plantes de survivre à des événements catastrophiques, y compris au dérèglement climatique : ainsi, certaines espèces de *festuca* ou de *carex* – des plantes alpines – sont capables de modifier l'épaisseur de leurs feuilles pour s'adapter à la hausse des températures. L'indétermination des plantes est liée à leur harmonisation fondamentale avec les conditions environnementales des lieux où elles croissent. Leur milieu détermine ce qu'elles sont et comment elles sont de manière sans doute plus profonde que leur génotype. Pour le dire autrement : les plantes sont *un* milieu et *au* milieu : des points d'intersection entre de multiples éléments, entre de multiples mondes. Des milieux mais pas des centres.

“Les plantes sont des intermédiaires, des carrefours inimitables entre des choses et des mondes divers”

Michael Marder

C'est-à-dire ?

Les plantes vivent en continuité et contiguïté avec le milieu où elles croissent. Mais surtout, elles habitent en même temps plus d'un monde, plus d'un environnement : elles se déploient au-dessus et en dessous du sol. Chacun de ces enracinements les déracine de l'autre. Elles tiennent ainsi le milieu entre ces mondes disjoints – ainsi qu'entre l'organique et l'inorganique. Les plantes sont des intermédiaires, des carrefours inimitables entre des choses et des mondes divers.

Qu'est-ce qui fait l'unité d'une plante, si celle-ci est d'abord une interface entre d'autres êtres, ainsi qu'un ensemble de parties plus ou moins autonomes ?

Certains penseurs, dans la tradition allemande du xix^e siècle, ont essayé de dépasser la « fragmentation » interne des plantes, de les penser comme unités dynamiques. [Hegel](#), par exemple, pour qui la plante est en quelque sorte le premier échelon de l'individualité : « *la vitalité subjective, ce qui est vivant, commence dans la nature végétale ; l'individu, mais encore en tant qu'il est hors de lui-même et qu'il se dissocie en ses membres, lesquels sont eux-mêmes des individus.* » Et

d'ajouter : « *Ce défaut d'unité interne lui interdit d'accéder au sentiment* »
(*Encyclopédie des sciences philosophiques*, 1817).

Les recherches récentes ont mis au jour que les plantes possèdent des mécanismes complexes d'auto-intégration. Il existe bien entendu des mécanismes internes stables comme la circulation du calcium et des hormones. Mais la plupart de ces mécanismes, loin de clarifier les choses, brouillent les lignes de partage entre les communautés de plantes, les individus et les parties de ces individus. En effet, il ne s'agit pas d'articulations abstraites mais occasionnelles, contextuelles. Par exemple, lorsqu'elles sont attaquées par des prédateurs herbivores, les feuilles de tomates libèrent des messagers chimiques aériens. Mais il est difficile de déterminer si elles avertissent, ainsi, d'autres plantes de la même espèce – ou même d'autres espèces – ou bien d'autres parties de la même plante, ou les deux. En tout cas, cette forme d'intégration est temporaire, et cesse quand l'attaque prend fin.

“Les plantes forment des alliances qui transgressent les lignes de partage entre les règnes”

Michael Marder

Qu'en est-il des intégrations inter-espèces ?

Nous savons que la communication inter-espèces existe : les feuilles de citron vert réagissent par exemple aux alertes de plants de concombre. Mais les plantes forment aussi des alliances qui transgressent les lignes de partage entre les règnes : les *apex* racinaires, notamment, collaborent avec des champignons, des bactéries, et d'autres formes de vie. Les plantes coopèrent aussi, bien sûr, avec les insectes – des abeilles et papillons pour la pollinisation aux fourmis qui vivent en symbiose et protègent des herbivores les *Macaranga tribola*, des arbres qui leur servent d'hôtes. Tous ces éléments indiquent pour moi que les plantes existent à un niveau infra et supra-individuel : elles construisent des unités cohérentes d'existence trans- et inter-espèces, tout en laissant assez de libertés à leurs parties pour exister en tant qu'unité cohérente.

C'est ce que vous exprimez par l'expression « *the plant that is not one* » (« la plante qui n'est pas une »/« la plante qui n'en est pas une ») que vous utilisez dans un article ?

Toute plante est à la fois plus et moins qu'une : elle est à la fois une communauté de plantes « diverses » qui, par exemple, partagent le même réseau racinaire, comme Pando [*une colonie clonale de faux-trembles tous issus d'un même système racinaire et possédant donc tous le même patrimoine génétique, qui passe pour l'organisme le plus vieux et le plus lourd de la planète*] et un assemblage de « fractales » végétales semi-indépendantes au sein de la « même » plante. Nous ne savons plus où finit l'un et où commence le multiple. L'expression peut aussi être comprise dans un autre sens : la plante n'existe pas. Les multiples êtres végétaux ne peuvent être subsumés sous une unité conceptuelle.

“Le motif de l'identité végétale bourgeonnante, c'est l'identité de la non-identité, la plante comme son propre autre”

Michael Marder

Dans le même article, vous comparez cet effacement de l'individualité à l'idée de fécondité chez Levinas...

L'effacement de l'individualité dans la plante ne devrait pas être perçu comme un geste négatif de désindividuation. J'y vois plutôt une forme de libération : avec l'effacement de l'individualité et de l'identité, je crois que nous pourrions assister à une prolifération de croissances indomptables. Cet effacement est en lui-même fécond, il libère la fécondité que nous emprisonnons dans l'identité individuelle. Levinas voyait dans la fécondité un défi lancé à tout ce qui enferme le sujet dans le Même. « *Je suis mon enfant* », écrit-il dans *Totalité et Infini*. Il ne s'agit pas d'une expansion impérialiste de l'ego, au contraire : c'est une affirmation ambiguë, paradoxale car, en même temps, je ne suis pas mon fils. Cette violation patente de la logique énonce pour moi le motif de l'identité végétale bourgeonnante : l'identité de la non-identité, la plante comme son propre autre.

“Alors que l'animalité de l'homme a été activement réprimée dans l'histoire, sa végétalité a été purement et simplement rendue invisible”

Michael Marder

Pouvez-vous expliquer votre idée de « *verdissement de la conscience* » ?

Alors que l'animalité de l'homme a été activement réprimée dans l'histoire, sa végétalité a été purement et simplement rendue invisible. Je vois mon travail comme un effort de phyto-psycho-analyse pour prendre conscience de cette part oubliée de végétalité qui constitue nos esprits et nos corps. Nous devrions remettre en question l'idée que nos corps sont des totalités organiques intégrées et explorer ce qu'ils partagent avec le végétal. L'exposition, d'abord : comme les plantes, nous sommes dans un rapport actif de réception et d'interprétation avec le monde, qui se joue à la surface de notre peau et dans nos sens. Mouvement végétal, ensuite : même si la croissance illimitée ne prend pas des proportions comparables à ce qui se passe chez les plantes, nos ongles et nos cheveux passent souvent pour des restes ou des rappels de notre corporéité végétale. Enfin, notre peau contredit l'idée d'une corrélation stricte entre structure anatomique et fonction : la peau « respire », elle « entend » en enregistrant les vibrations à sa surface, elle « voit » car elle est photosensible.

Cette végétalité s'exprime aussi dans notre fonctionnement mental ?

Si nous rejetons le [dualisme](#) cartésien entre corps et esprit, il devient évident que notre fonctionnement mental est affecté par cette végétalité corporelle. Notre [intentionnalité](#), notre capacité d'attention, notre orientation psychique vers quelque chose – tout ceci ressemble au mouvement de croissance végétale, orienté vers le soleil. La strate psychique correspondant à l'alimentation et à la reproduction – les éléments essentiels du *threptikon*, de l'« *âme nutritive* », qui appartient à tous les vivants, et qu'Aristote qualifie aussi, dans l'[Éthique](#) à *Nicomaque*, d'« *âme végétative* » – est devenue, au cours du xix^e et du xx^e siècle, la pierre de touche des théories psychophysiologiques, à commencer par celles de [Freud](#) et de [Nietzsche](#). La [phénoménologie](#) de l'espace et du temps rejoint l'expérience qu'a la plante du haut et du bas, ainsi que de la durée appréhendée par le cycle des saisons et l'alternance du jour et de la nuit. La liste est longue.

Vous allez jusqu'à parler d'une « *intentionnalité non consciente* » chez la plante. Il existe donc une subjectivité sans conscience ? Peut-on dire que les plantes « ont » un monde ?

Depuis Freud et d'autres, l'idée qu'il existe une subjectivité sans conscience est bien

installée. Mais le « sans » ne doit pas être compris négativement : le mode [inconscient](#) d'existence est une riche infrastructure qui permet le fonctionnement de la conscience et interfère sans cesse avec lui. Nous sommes présents au monde en excès par rapport à ce qui percole dans la conscience. Mon corps examine en permanence son environnement, et m'alerte en cas de problème. La plante fonctionne de manière très similaire. N'est-ce pas le signe le plus évident d'un « être-au-monde » ? [Heidegger](#) rejette cette idée : comme il l'explique dans les *Concepts fondamentaux de la métaphysique*, seul l'homme « a un monde ». Ce faisant, le « penseur de l'être » réduit le rapport au monde à un *avoir*. Pourquoi le critère de l'appropriation serait-il pertinent ? Les plantes sont très subtiles quant aux changements qu'elles induisent dans le lieu de leur croissance (humidité de l'atmosphère, composition du sol, etc.) ; et leur milieu les transforme en retour. Ainsi, elles engagent avec leur environnement des relations interactives, que je qualifie plus précisément d'« *inter-passives* » parce qu'elles font fi des mécanismes d'appropriation. Une leçon pour le [Dasein](#) ?

“La métaphysique de la modernité industrielle dresse la vie contre la vie, le souffle contre le souffle, les plantes contre les plantes”

Michael Marder

Vous venez d'évoquer l'influence des plantes sur leur milieu. Plus globalement, les plantes ont joué un rôle quasiment cosmologique, elles ont rendu la Terre habitable, n'est-ce pas ?

Les plantes, en effet, ont façonné le milieu élémentaire de la vie : non seulement l'air mais aussi les sols, la terre. C'est une évidence qui mérite d'être rappelée alors que nous vivons une nouvelle époque géologique centrée sur l'homme : l'Anthropocène. Les plantes enrichissent l'air d'oxygène. Au contraire, notre respiration – j'entends par là aussi bien la respiration physique que les émissions de gaz de nos corps techniques – relâche du dioxyde de carbone. Même chose pour les sols : en se décomposant, les végétaux assurent la fertilité du sol pour une croissance future, alors que la modernité industrielle truffe le sol de substances non biodégradables comme les plastiques. Bref, nous agissons de manière diamétralement opposée.

Les choses sont plus terribles encore lorsqu'on réalise que les gaz que nos corps techniques expirent proviennent de résidus de vie végétale passée : charbon, pétrole, etc. Nous réanimons des dépouilles végétales, nous les détersons, nous les incinérons, et surtout, nous les forçons à abîmer l'atmosphère produite par les plantes vivantes. Même chose pour les sols : les plastiques, produits dérivés du pétrole, ont une racine végétale. Mais au lieu de façonner les sols, ils altèrent les métabolismes de décomposition. La métaphysique de la modernité industrielle dresse la vie contre la vie, le souffle contre le souffle, les plantes contre les plantes. Elle valorise tout ce qui, au nom de l'idéal abstrait d'éternité, dénie à la vie finie son futur. C'est sans doute pourquoi j'en reviens aux plantes : pour reprendre un souffle qu'il ne me revient pas d'initier, et pour prêter attention aux êtres que la métaphysique subvertit dans la course létale de son auto-consolidation.